

GEORGES RODENBACH – *Le Temps*, 27 décembre 1898

C'est terrible, cette vie de Paris, où l'on est toujours en retard avec quelque chose, avec quelqu'un, et où l'annonce d'une mauvaise nouvelle avive presque toujours nos regrets d'une pointe de remords.

J'avais sur ma table le dernier livre de M. Georges Rodenbach le *Miroir du ciel natal*. Ce sont des poèmes attristés et doux, comme un soir d'hiver dont l'image tremble aux eaux dormantes d'un étang. Je me promettais de dire bientôt quel en était le charme. J'aurais indiqué aussi le danger qu'il y avait, pour le talent de l'auteur, à s'endormir ainsi dans la contemplation des mêmes choses mortes et dans la répétition d'un même leitmotiv. Mais je savais que le poète de ces lentes mélodies supportait impatiemment la critique, fût-elle bienveillante pour sa personne et soucieuse, avant tout, des intérêts de l'art. Le romancier de *Bruges la Morte*, le peintre des *Musées de béguines* avait reçu des fées, bonnes et mauvaises, qui règlent la destinée des hommes, le don d'une sensibilité très vive, qui fut l'inspiratrice de ses œuvres délicates, et qui parfois éveillait, au fond de son âme très noble, des ressentiments injustifiés et douloureux. Je savais tout cela. Je ne voulais pas qu'une remarque trop sincère, une objection trop franche, une louange trop mesurée me laissât le regret d'avoir heurté, sans y prendre garde, les susceptibilités d'un galant homme, ou d'avoir troublé, sans ménagement, le rêve d'un artiste épris de fines extases. Ce scrupule me faisait hésiter, attendre. D'ailleurs n'avais-je pas loué, ici même, en des termes où se marquait la plus sympathique admiration, *Bruges la Morte* et le *Règne du silence*, la *Jeunesse blanche* et le *Voyage dans les yeux*, les *Musées de béguines* et le *Voile*, tant de pages subtiles, tant de pages subtiles, tant de vers *immatériellement durables*, subtiles qui recommandent à la mémoire de notre génération oublieuse le souvenir de Georges Rodenbach. Cet hommage, qui n'avait pas le facile mérite d'être d'accord avec le suffrage universel, a été (je le sais) un réconfort pour ce poète, qui risqua d'être incompris, comme tous les rêveurs isolés.

Et voici qu'aujourd'hui la brutalité de la mort vient résoudre, de la façon la plus tragique et la plus imprévue, le cas de conscience où j'étais attardé. Nous ne savions même pas que Rodenbach fût malade. La semaine dernière encore, on pouvait lire, dans le *Figaro* et dans le *Journal*, la prose ingénieuse qu'il donnait, de temps en temps, à la presse quotidienne. On ignorait, dans les réjouissances, si païennes, de notre Noël moderne, que le confident des « béguines » résistait discrètement, sur un lit de souffrance, aux atteintes de la douleur et aux approches de la mort. Nous voilà obligés, hélas! de rédiger, sous la dictée de la rumeur publique, le bulletin de cet événement imprévu qui cause un grand dommage aux lettres françaises, et qui brise un bonheur intime dont la simplicité était un exemple pour nos contemporains affolés d'ostentation. Georges Rodenbach était atteint d'une typhlite, dont l'aggravation rapide nécessita l'intervention d'un chirurgien. On essaya une opération que malheureusement l'état du malade rendait inefficace. Rodenbach s'éteignit doucement, hier soir, à neuf heures, entre les bras de la courageuse femme qui fut la compagne dévouée, et fière, de ses débuts, de ses premières réussites et de ses succès. Il avait à peine quarante-trois ans.

Il était né à Tournai. Mais c'est Bruges qui fut l'objet de sa prédilection filiale. Il vint de bonne heure à Paris, attiré, du fond de ses Flandres natales, par la grande ville qui, seule au monde, est encore en possession de distribuer la renommée et la gloire.

C'était cela et non point l'argent ni le plaisir que ce songeur venait chercher en France. Ceux qui ont été les témoins de sa jeunesse peuvent se porter garants de la naïveté, si généreuse et si touchante, avec laquelle ce compatriote de Froissart et de Jehan Le Bel marchait à la conquête de l'idéal. Bruges n'est pas seulement la ville des béguinages fleuris et des canaux immobiles. Les vieilles maisons de cette cité morte se souviennent d'avoir vu passer des processions magnifiques, des fastes chevaleresques, des chevauchées impériales. Elles sont comme des veuves qui, déchues de leur rang ancien, seraient hantées par des visions de gloire.

La gloire! On la désire toujours un peu dès qu'on arrive de sa province natale et que l'on marche d'un pas conquérant sur les trottoirs du quartier latin.

M. Achille Segard, qui a écrit une jolie et très exacte biographie de Georges Rodenbach, nous raconte que le poète, en ses débuts, fut affilié à un cénacle, dont le nom joyeux sonne lugubrement dans nos souvenirs maintenant que la mort a éclairci les rangs de ceux qui s'y amusèrent littérairement. Le club des Hydropathes était fréquenté par Maurice Rollinat, Paul Arène, Emile Goudeau, Paul Bourget, Bastien Lepage, Sarah Bernhardt. C'est dans cette assemblée que Georges Rodenbach lut son premier roman, *l'Art en exil*, sorte de confession juvénile où l'auteur exprimait ingénument son violent désir de gloire, et dénonçait la torpeur des petites villes.

« La gloire, disait-il, la gloire ! Entrer dans les âmes étrangères, être aimé par des amis inconnus, se savoir lu par les femmes et les révéler à elles-mêmes, surprendre son nom chuchoté au passage; être suivi dans les rues comme cela arriva à Musset au temps de sa jeunesse et de son génie ! »

Et le héros du livre, Jean Rembrandt, se plaint de n'être pas compris par les Flamands, ses compatriotes. Bourgeois épais, fabricants stupides, sucriers, charbonniers, filateurs, ils sont dédaigneux de l'artiste et fermés à l'art. « On s'enroue vite à crier dans le vide et on se lasse à ne jamais entendre la plainte de son labeur vous revenir en échos multipliés. L'énergie qu'on avait, le talent qu'on a eu, tout cela s'use, s'essouffle à escalader l'impossible. Il faut à l'art un milieu spécial, une clémence d'air qui l'aide à fleurir, une atmosphère cérébrale où l'on se sente vivre. Ici on se regarde mourir. Par un retour étrange, c'est cette petite ville, d'abord méconnue, qui a donné à Georges Rodenbach cette renommée qu'il poursuivait d'un désir impatient et amoureux. Il a célébré, dans sa jeunesse et dans son âge mûr, ce que son adolescence fougueuse avait négligé d'apercevoir. Et c'est par la grâce de sa nostalgie, que ce Flamand exilé devint célèbre parmi les Parisiens.

Il a chanté pieusement sa petite ville. Il a inventé une musique en sourdine qui se prête aux contours fuyants et à la pâleur des silhouettes, entrevues dans les béguinages, ou rencontrées parmi les ormes dont le feuillage abrite, parmi les brouillards de la vieille ville, le sommeil du « Lac d'amour » où glisse la blancheur des cygnes. Rodenbach aima les lumières grises, les ciels humides et tendres, les dimanches inoccupés, l'odeur des sacristies et des infirmeries, la discrétion des sandales sur le plancher des parloirs. le chuchotement des oraisons, la lenteur des journées monotones. Epris d'analogies subtiles, de « correspondances douloureuses » et confuses, il se surprend à regarder avec complaisance l'agonie d'une fleur, dans un vase d'eau pure, près d'un rideau blanc.

« Ecoutez... Un son de cloches vient jusqu'à nous, par intervalles. Un timide carillon s'envole, tinte, meurt comme un glas, sous les nuages bas du ciel mouillé, s'élève de nouveau, reprend son essor, appelle doucement, obstinément, à travers, le triomphe de la force, du calcul et de la richesse, toutes les âmes un peu folles pour qui le bien-être n'est pas le bonheur. âmes charmantes et vraiment

libératrices. » C'est ainsi que j'essayai, en des temps plus heureux, de noter l'émotion très particulière et très rare qu'éveille, dans l'âme des lecteurs attentifs, le poète des Vies encloses. J'aime mieux transcrire ces notes, que d'improviser, à propos de Rodenbach, une de ces « nécrologies » hâtives, auxquelles on a droit, dans la République des lettres, lorsqu'on cesse d'inquiéter les concurrences et d'irriter les jalousies.

« Heureux ceux qui meurent jeunes! » disait la sagesse allègre et harmonieuse des Anciens. Heureux les poètes qui peuvent encore faire entendre leur voix dans le vacarme de nos multitudes affairées, ahuries, barbares, et qui s'en vont assez tôt pour ne point voir se faner leur rêve, se flétrir leurs amours, et mourir leur chanson !

Gaston Deschamps.

Les derniers vers de M. Rodenbach ont paru vendredi dernier dans le numéro de Noël de l'Illustration. Par une ironie cruelle, l'auteur de *Bruges la Morte* y saluait joyeusement cette nouvelle année qu'il ne devait pas voir. Nous reproduisons quelques-unes des strophes de ce petit poème :

LA VEILLEE DU DERNIER JOUR DE L'AN

C'est encore une année en fuite et qui s'enfonce,
Et qui va s'éteignant dans l'âtre avec la cendre ;
La chambre se recueille et toute elle se fonce ;
Et les reflets, dans le miroir, semblent descendre.

La bûche lentement dans l'âtre se consume ;
La chambre songe, encore un peu enluminée
Par la bûche qui est déjà presque posthume,
Chaleur de la dernière bûche de l'année !

O bûche qui va finir
Toute noircie et calcinée !
Elle fut la branche vivante :
Geste d'ombre qui fait des caresses à l'herbe,
Éventail de feuilles qui s'évente ;
Et la voici qui va mourir !
Elle se tord et s'exacerbe
Pour une minute encor...
Le vent dans la cheminée
S'afflige comme un cor
En sonnant l'hallali de la mourante année
Avec la bûche... terminée !

L'année aussi avait été
Une branche de notre vie :

Verdure de printemps, suivie
Du feuillage d'or de l'été...
O branche à présent dépouillée,
Se survivant encore un peu
Dans sa robe de feu
Qui sera bientôt robe grise,
Année en fuite, et déjà presque désapprise,
Déjà presque oubliée !

Ainsi les choses vont !
Tout se hâte, trébuche
Dans l'éternité sans fond,
L'année avec la bûche,
La bûche avec l'année.
On entend s'affliger le vent,
Et tout va s'achevant
En un peu de fumée.

[...]

Année, encor pareille aux autres, qui s'en va...
Hiver, été, printemps, automne ;
Et le ciel monotone...
Trop monotone canevas !

Souvenirs ! Souvenances !
Et tout est refrain de romances !

Encore une nouvelle année :
Encore une bûche allumée !
Dans l'âtre noirci
Le bois pétille, gaîment flambe
(Dans mon cœur aussi) ;

Il ajoute sa flamme à la lampe,
Et les ombres sur le plafond,
En dansant, s'en vont...
Une chaleur neuve s'épanche ;
L'année éclôt comme un dimanche...
Une nouvelle année encor !...
Le vent dans la cheminée
N'est plus triste comme le son du cor.
Encore une nouvelle année ;
Encore une bûche allumée !